France Billand

Tout terriblement

À Lucienne B., ma mère

Yves Saint Laurent, collection automne-hiver 1980. Ces mots d'Apollinaire, *tout terriblement*, sont brodés au dos d'un fastueux paletot de velours noir et violet. Et dans mon souvenir, comme s'évaporant de la profondeur de l'étoffe – *au velours chiffonné par un esclaffement sombre* –, la voix de Mallarmé.
Lui aussi connaît l'instant où la fête s'épuise et quelles ombres peu amènes emportent la ronde des modes. Rite de passage janusien, elle ouvre et ferme les portes des équinoxes, annonçant chaque fois une renaissance à soi-même, changeant la fuite du temps en ravissement et sa menace morose en distraction. Jusqu'à ce que Janus inverse son visage, ténèbres de la beauté, distraction menaçante. Mallarmé, premier rédacteur de mode, laisse entrevoir la part métaphysique du jeu frivole.
À condition d'en supporter la lecture.
Lire les huit numéros de *La dernière mode, Gazette du monde et de la famille* qu'il a rédigés et publiés en 1874 est d'abord assommant. Très assommant. Sèches énumérations des variantes apportées dans l'encombrant bazar qui composait une toilette – jupe, tunique, tablier, quille, basques, pointes, écharpe. Indigestes descriptions de poult-de-soie plissés, bouillonnés, volantés, lardés de passementerie et mignardises. Fastidieux enchaînement de Toilette de visite, Toilette de grande visite, Toilette de promenade, Toilette de ville, Toilette de campagne, Toilette de réception, Toilette de Grand Soir… S'ensuit une torpeur mauvaise, l'envie de moquer ces femmes qui ressemblaient à des commodes et qui, dans leur opulente oisiveté, n'avait d'autre charge que d'occuper leur couturière et ordonner à leur femme de chambre de les vêtir et dévêtir au fil des heures. Mais si un siècle plus tard, habillées par Jean Bouquin ou Yves Saint-Laurent, les languissantes sont devenues des effervescentes et se fichent des visites de courtoisie, leur emploi du temps reste le même : causerie d'après-midi et boîtes de nuit. Elles ont seulement préféré aux promenades les voyages en LSD, et aux saisons de chasse les descentes dans les drogues dures. La fête continue ! La haute couture se défroque au Palace, les infantes, en Saint-Laurent ou en jean, s'en vont vers des carnavals sophistiqués jusqu'à ce que l'ivresse de tout les déchire, robe comprise. Que serait une fête sans transe morbide pour assassiner l'ennui ?
Mallarmé ne s'y trompe pas. Sous les monceaux de poult-de-soie, s'échappe de temps à autre une remarque d'une gaité triste : « *… nous qui, de naissance, savons tous les mensonges exotiques et la déception des tours du monde (ayant tout vu dans un espace de plusieurs lieues de chef-d'œuvre, par les yeux de notre esprit et par les yeux de notre visage), nous allons, simplement, au bord de l'Océan, où ne persiste plus qu'une ligne pâle et confuse, regarder ce qu'il y a au-delà de notre séjour ordinaire, c'est-à-dire l'infini et rien. Les chaises de l'ancien perron de Tortoni rangées sur une centaine de plages à l'Ouest, nous sourions à la mer, inutile et mourante à nos pieds, dédaigneux de la franchir.* »
Qui échappe à ce chagrin latent, que la fête est finie alors qu'elle bat son plein ou

seulement commence ? Mais à qui les dieux n'infligent-ils pas un quotidien désenchanté, qu'il faudrait accélérer ou ralentir afin de retrouver l'exquise mesure de l'enfance, pour peu qu'elle fût heureuse ? Douleur intime, antique, elle siège dans la part ennemie de soi. Certains savent la circonscrire, d'autre pas. Aujourd'hui on la vocifère. Les élégants préfèrent la taire. Ils refusent de mettre à nu – en dehors de l'art – les délabrements ou les chagrins de leur âme autant que la désespérance de leur époque. Ainsi leurs corps, leurs mouvements, leurs postures, leurs vêtements laissent toujours un sillage de belles images, comme des fumigènes qui dissiperaient la vue sur l'intime, qui surtout masqueraient l'entrée de la forteresse intérieure. L'élégance est une vertu mélancolique.

Album photos

Princeton, années 1940 et 50. Elles sont prises au cours de leurs fameuses promenades dans le parc de l'*Institut for Advanced Study*. Quels que soient le temps et la saison, ils ont immuable allure. L'un, vêtu à la va-comme-j'te-pousse, cheveux en pétard, bedon en avant, épaules tombantes, marche à plat sans décoller les talons du sol. L'autre, droit, svelte, racé, affiche une élégance obstinée et le soulier aérien. L'homme débraillé, un peu lourdingue, c'est l'expansif, le vif Albert Einstein ; quant au mannequin de mode, c'est Kurt Gödel, l'un des plus grands mathématiciens du XXe siècle et dont l'esprit prodigieux mais tourmenté exige la mise en œuvre de multiples protections contre le monde ; notamment se mettre à l'abri sous le couvert de costumes et manteaux stylés. L'élégance est une discipline – mais lénifiante. Mallarmé et Gödel cherchent le même apaisement dans la quête d'une perfection formelle : peaufiner le vêtement, le verbe et le concept jusqu'à anesthésier le chaos, sinon l'ordonner. Le théorème d'incomplétude, cette bombe que Gödel a lancé dans le XXIe siècle, procède du même formalisme que *Aboli bibelot d'inanité sonore*.
Autre saison, autre lieu. Début des années 60 dans un wagon de première classe du Paris-Vintimille : le vieux prince Félix Youssoupov voyage assis très droit, prenant soin tout au long des heures de ne jamais s'appuyer contre le dossier de son fauteuil. Une performance physique qui oblige l'esprit à se tenir droit lui aussi sans se répandre en molle complaisance.
Ou bien, parmi des compagnons de tournée en attente dans un hall, Laurent Terzieff. Sa maigreur stylisée de guépard, une grâce presque offusquante tant elle alourdit ceux qui l'entourent.
Ou encore Patti Smith, cou infini de cygne droit tendu vers le ciel au sortir de la longue chemise d'homme blanche, les mains haut accrochées aux bretelles du pantalon, l'une d'elle retenant la veste noire qu'elle a jetée sur son épaule ; vagabonde éthérée d'une rauque et sombre et profonde rébellion.
Ou Grâce Kelly, loin d'Hitchcock, assise sur un canapé de son salon à Monaco, le corps et le visage un peu empâtés, qui se prête à une interview mondaine. Malgré cet exercice guindé, et son chignon laqué, et le poids d'un mariage qui l'a pétrifiée, elle navigue délicatement dans l'espace créé par ses gestes suaves.
D'autres, bien d'autres s'adonnent à la perfection des gestes dans la parfaite enveloppe de leurs vêtements, s'adonnent encore à l'exacte coïncidence esthétique entre leur être, leurs mouvements et leur garde-robe.
À l'opposé, Amy Winehouse. Il y a coïncidence entre l'être et son style mais il n'y a plus maîtrise de soi, ni sentiment d'avoir à préserver sa dignité. Son mal-être, qu'elle croit unique, elle le vocifère ; son corps, elle l'attife – épouvantail qui fait mode. L'élégance n'est plus *fashion*.

Album de souvenirs

Marguerite Duras raconte ce qui se passait avec Yves Saint Laurent, ce franchissement de l'ultime, au-delà de l'élégance, de la ligne et du style : « *Par exemple une robe et un désert, il les met ensemble. Il fait une robe, il met une femme dans cette robe et le tout il le met au milieu des sables du désert. Il se produit alors l'éclatement d'une évidence éblouissante comme si le désert avait attendu la robe. Et que cette robe-ci était bien celle qu'il fallait au désert.* » Je me souviens aussi du livre de Jean-Jacques Schuhl, *Ingrid Caven*, de ce passage où il décrit son saisissement quand Yves Saint Laurent, après avoir pointillé de mesures le corps de la très belle chanteuse, tire quelques mètres du lourd coupon de satin tenu par ses assistantes, les jette sur l'épaule d'Ingrid et se met à couper, très vite, directement dans la double épaisseur, puis à ciseler, puis à déplier l'étoffe « *comme un origami japonais*». De face, la robe est austère, « *une souple armure ondoyante aux longs poignets serrés puis évasés en corolle autour de la main, le buste d'un pourpoint, elle est placardée sur elle, elle donne l'air invulnérable*. » De dos, voluptueux vertige : « *Le décolleté fendu jusqu'au bassin de 2 centimètres de trop – il sait jusqu'où il peut aller trop loin ! […] Des deux côtés de l'épine dorsale et cascadant jusqu'au sol, des festons ondoyants – comme les crêtes en ailerons des grands lézards jurassiques, les plaques dorsales des stégosaures – : une suave préciosité contredite par un cisèlement acéré et précis.* » Et ce qu'en dit Ingrid Caven, presque trente ans après cette performance : « *Je peux tout faire avec : me coucher sur le piano, me relever, elle ne perd jamais de son élégance. De Paris à New York, je la portais pour les concerts. Elle a beaucoup voyagé en avion ou dans un coffre de voiture sans jamais prendre un pli. Cette robe n'est pas normale, elle est un sortilège.* » (Propos rapportés par Cécile Daumas dans *Libération*, le 6 septembre 2008)

Que reste-t-il du corset aux deux obus que Jean-Paul Gaultier réalisa pour Madonna ? Le souvenir hystérisé d'un carcan, emblématique du sadomasochisme en vogue. Le tourbillon de la fête vire et dérive de plus en plus vite, Éros s'y épuise. Éros s'assombrit. Il a perdu la volupté radieuse qu'il avait encore en 1969 quand Yves Saint Laurent et le sculpteur Lalanne ont créé des robes dont le bustier, en cuivre galvanisé, représentait des seins nus.

En 2010, les copier-coller des créateurs m'ont lassée. Je suis partie en pèlerinage au Petit Palais. Je n'avais jamais vu les collections d'Yves Saint Laurent pour de vrai. Des heures à trembler devant la beauté de son œuvre. Pourtant je ne me suis jamais drapée dans l'étole qu'on m'a offerte, il y a longtemps, et qui vient de sa maison. Brochée d'or sur trois couleurs, blanc, ocre et chocolat, la soie porte un motif tissé noir : le beau logo de Cassandre. Hélas, il me faudrait ne pas avoir séjourné chez Balzac, ne pas avoir été invitée dans le salon des Verdurin, ne pas avoir voyagé en wagon privé avec Valéry Larbaud pour accepter d'être un support publicitaire, ou afficher le prix des choses. Ce qui n'empêche pas le pire d'arriver. Le grand Monsieur, qui le resta jusqu'aux ultimes ravages, est devenu un nom de marque. Industrie du luxe – ce ridicule oxymore.

Donc après l'élégance, le marketing.

Un jour de pluie sur une avenue célèbre, j'ai vu deux jeunes Japonaises chaussées de bottes Vuitton protégées par des sacs en plastique transparents. Elles marchaient ainsi, les pieds empaquetés comme des pauvresses, humbles et dévotes servantes d'une marque dont la « toile » ne craignait pourtant pas la pluie. Personne ne les trouvait navrantes. Elles arboraient un logo sanctifié.

Pour triomphe, la faute idéale de roses

Dans *L'après-midi d'un faune*, Mallarmé se laisse étreindre par la mélancolie d'un demi-dieu qui veut croire doucement que les roses d'un buisson proche sont les nymphes de jadis. Irrésistible sortilège de la fuite du temps.
À feuilleter les pages d'un vieux *Vogue*, on voit ce qu'en 2014 la haute couture n'est plus : la chorégraphie d'un corps, une gestuelle dans l'espace. On voit ce qu'un mannequin n'est plus : une femme, une personnalité singulière. On voit ce qu'un style n'est plus : l'attrait soudain pour une femme différente des autres, muse qui inspire une nouvelle silhouette, de nouvelles proportions du corps.
Au début, les silhouettes à la mode traversaient lentement les saisons. Pavane des montgolfières inversées de Worth, ondoiement des lianes de Fortuny, swing endiablé de la robe charleston, dégingandé adolescent de Mary Quant dont les mini-jupes démodent en un instant tout Chanel et tout Dior, grandes enjambées dansantes quand Yves Saint Laurent se passionne pour le vêtement des femmes actives… puis le manège a tourné de plus en plus vite.
Arrêt sur image.
1999, à l'heure apollinaire où *Les vaches du couchant meuglent toutes leurs roses*, c'est l'impossible robe de mariée qui clôt la collection printemps-été d'Yves Saint Laurent. Volupté à couper le souffle, candeur à pleurer, sourire désarmant – la somptueuse Laetitia Casta avance seulement ceinte d'une guirlande de roses. Yves, son ami, l'a voulue plus belle que la Vénus de Botticelli. Ensuite l'abîme.
Couple adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins. L'après-midi d'un faune s'est éteint.

L'abîme. L'art de la couture – haute ou pas – a sombré corps et biens sous la coupe des groupes financiers. « *Le diable s'habille en Prada* ». Fidèle à son mythe, il déglingue la fête, la mécanise, humilie, inverse tout. Créateurs sous la tutelle des marques et non le contraire. Mise en scène d'une « maison » et non d'un art de se vêtir et de bouger, d'une tribu tatouée d'un logo et non d'un être singulier. Le visage du mannequin, les stylistes le veulent aujourd'hui atone. La moue de mépris et le regard arrogant ne sont plus de saison, encore moins le sourire ou la joyeuse exubérance d'une danse improvisée. La démarche, ils l'aiment raide, mécanique, étrangement militaire. Le squelette de la fille se désarticule. On dirait que sa hanche se déboîte et remboîte à chaque pas. Dans le même exercice de glissade chaloupée, Brigitte Bardot et Laetitia Casta ne se disloquaient pas à chaque déhanchement… mais il est vrai que les cadences sont désormais infernales, on tressaute et cliquète comme une ronde de squelettes,

in girum imus nocte
et consumimur igni

on n'a plus le temps d'attendre qu'une jeune adolescente acquière la grâce ni que les stylistes trouvent inspiration. Il leur reste à puiser dans un répertoire amphétaminé – mode *Éros Center*, mode camisole de force, mode glamour hollywoodien, mode Alcatraz, mode bling-bling – tristes panoplies à l'image de leurs conditions de travail hystériques. Quant aux femmes, via le prêt-à-porter, elles acceptent de se déconsidérer. Gros popotins et grosses cuisses saucissonnés dans de l'élastomère, chagrin de savoir quelles ravissantes Marylin elles pourraient être.
Le marketing couturier promeut souvent la disgrâce du corps. Donc de l'esprit. Amusant le style effiloché-déchiré-dénudé ? Oui, sans doute. Sauf qu'il signifie pauvresse, ou femme battue, ou putain torturée par ses macs, ou héroïnomane en fin de vie. Amusant comme mise en scène de soi ? Oui, sans doute puisque demain je m'habillerai autrement, en business woman. À ceci près qu'il ne s'agit pas de s'identifier à Ginny

Rometty, PDG du groupe IBM, mais à l'image d'une publicité pour déodorant.
« Le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et, dans ce clair-obscur, surgissent les monstres », écrivait Gramsci dans sa prison en 1936.

Reste la vivifiante cruauté des contes de fées

Il était une fois une jeune coquette folle de ses souliers rouges. Le diable l'a punie en la condamnant à danser sans plus jamais pouvoir s'arrêter, ni de jour ni de nuit. Aujourd'hui Christian Louboutin poursuit le conte d'Andersen. Il peaufine le sublime soulier de douleur, escarpin vertigineux avec la rouge signature du diable en semelle. Les femmes s'en chaussent pour la journée, claudiquent ou chaloupent, selon leurs compétences, de couloirs de métro en couloirs d'entreprise, et souffrent pour le plaisir de se croire ailleurs et autre. Se croire haute bourgeoise munie d'un chauffeur, courtisane aux amants fétichistes, déesse de music-hall, actrice sur tapis rouge. Se croire Nefertiti tandis que l'écran de son ordinateur se liquéfie en lait d'ânesse dans lequel se baigner. « *Non, ça ne fait pas mal, c'est une question d'habitude, et puis, avec ces escarpins-là, les ailes d'Hermès te poussent aux chevilles* » me répétait une amie haut perchée, *« tu deviens aérienne, tu flottes au-dessus des carrosseries, tu as l'impression de détenir un grand pouvoir, c'est magique* ». Plus tard, elle m'a avoué que non, on ne s'y habituait pas vraiment, que oui, douze centimètres, ça fait mal au bout d'une heure. Qu'importe ! La Petite Sirène a bien consenti à la plus intense, et lancinante, et définitive sensation de brûlure pour avoir deux jambes.
J'entends l'âme de Simone de Beauvoir grincer des dents. Son turban dédaigneux me lâche qu'il n'y a pas besoin de souffrir pour séduire. Gainsbourg se marre dans ses volutes psychédéliques, Initials BB ; Mais c'était jadis. Les petites filles préfèrent continuer en cachette de chausser les stilettos de leur mère, plus rigolos que les ballerines de Bardot pour se déguiser.
Être soi mais pas toujours, pas tout le temps, autrement ; être quelqu'un d'autre mais des fois oui, des fois non – le plus beau des jeux d'enfance. La mode le perpétue. À l'abri des obscénités du marketing, Azzedine Alaïa continue d'habiller Peau d'âne et la duchesse de Guermantes. La robe d'une impossible beauté continue de renaître. Robe couleur de temps.
L'avenir n'est pas fini. *C'est*
l'heure ou jamais d'être sensible à la poésie car elle domine
tout terriblement Guillaume Apollinaire

France Billand est née en 1950. A enseigné la littérature puis l'histoire de l'art à l'Université de Provence. Gagne sa vie dans le monde de l'entreprise, tantôt comme graphiste tantôt comme sémiologue. Vit dans le monde de la littérature pendant les heures qui lui restent. A publié *Dans le noir du paradis* (tituli, 2013).